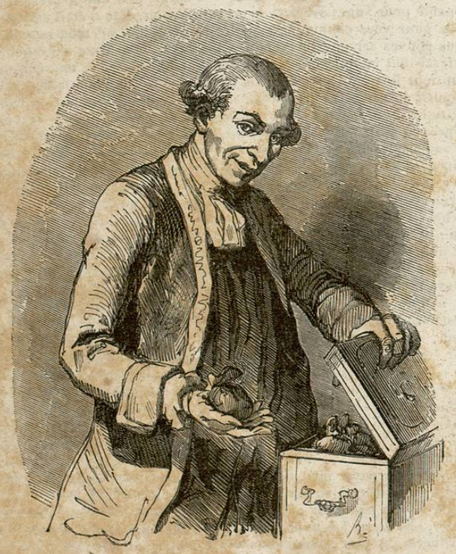
monsieur. — Quel présent de noces, Lafleur! — Voyez, monsieur, décidez-vous.

Ah! pensait le comte, quelle scène je ferais à ce détestable marquis si je ne lui devais de l'argent! Mais de quel front lui proposer de doter Lafleur quand.... Allons, il faut que je m'exécute.

Il convient de tout avec Lafleur. Il se mariera séparé de biens, et le contrat indiquera qu'il apporte vingt mille francs. Ils seront livrés comptants, mais à condition que le mariage se fera sans délai, comme celui de Larose, car cette clef... cette clef... — C'est payer une clef bien cher, pensait le comte en soupirant; mais je l'adore, je ne peux vivre sans elle.

Ainsi ce n'était ni l'amour, ni l'estime, ni la reconnaissance qui avaient déterminé le comte à s'informer de la destinée de madame d'Orfeuil. Agathe était pour lui la seule femme qu'il y eût au monde;



Lafleur serrait le prix de son mariage dans une précieuse cassette.

le marquis lui paraissait toujours redoutable, et il ne pensait plus à la comtesse que pour l'employer à servir ses nouvelles amours. Sacrifiez-vous donc à ces jolis messieurs-là, mesdames. Ils sont tous de même, je vous en avertis, et la faveur d'Agathe passera comme celle de la comtesse.

Je ne sais si le lecteur trouvera le trait moral caché sous ces dernières aventures; le voici: Malheur à l'homme qui se laisse subjuguer par ses passions! Il leur immole tout, jusqu'à son coffre-fort, à qui certaines gens tiennent par-dessus toute chose. Il démoralise un valet dont il eût pu faire un honnête homme à bien meilleur marché. C'est affreux, c'est horrible, et si j'avais le talent de Massillon... eh bien! qu'en ferais-je? Je ferais des sermons.

Chapitre XV. — Sophie d'Apremont et d'Oliban. — D'Orville et Agathe.

D'Oliban était arrivé à Paris avec les idées les plus flatteuses. Il ne prévoyait pas d'obstacles et il se portait dans l'avenir. Une fortune immense lui ouvrait l'accès aux premiers grades militaires; sa maison était la plus nombreuse et la mieux tenue de la capitale; il avait deux garçons, parce qu'il en peut mourir un et qu'il est essentiel que son nom soit transmis à la postérité la plus reculée. Madame la marquise, très-fêtée d'abord, est négligée ensuite, c'est la règle. Mais il a toujours pour elle d'excellents procédés, et, dans les infidélités qu'il se permet, il ménage scrupuleusement les bienséances.

Il avait relevé autant qu'il l'avait pu une figure passable par toutes les recherches de l'art, et à cinq heures très-précises il se présenta chez ces dames: aujourd'hui on ne peut décemment faire une visite avant neuf heures du soir, et pour peu qu'on cause, qu'on rie, qu'on joue, on ne se couche que le lendemain.

La tendre Sophie ne s'attendait pas au coup qui allait la frapper. Elle reçut d'Oliban avec une politesse froide: c'est tout ce qu'on doit à quelqu'un qu'on n'a vu qu'en passant. Bientôt elle se souvint de ce que Vercelle lui avait écrit sur le caractère du marquis, et elle résolut de ne pas lui dire un mot de plus; c'est un moyen certain, pensait-elle, de ne pas se laisser pénétrer.

Madame Descourtils avait plus d'expérience que sa cousine. Elle savait qu'un silence affecté s'interprète toujours, de quelque manière que ce soit, et elle entreprit de soutenir et de rendre piquante une conversation qu'elle voulait faire rouler sur des choses indifférentes. D'Oliban n'était pas venu à Paris pour entendre parler de la débutante, de la pièce nouvelle et du bureau d'esprit de madame Geoffrin. Il se hâta de prendre la parole. Il s'étendit sur l'impression profonde que mademoiselle d'Apremont avait faite sur lui; il raconta la manière dont il avait fait connaissance avec son père; il parla avec complaisance de ses progrès rapides dans l'esprit du vieillard, de l'affection extraordinaire qu'il lui avait inspirée, et enfin il tira d'un portefeuille ambré et il présenta la fatale lettre.

Sophie en avait lu la moitié à travers un nuage de larmes, dont les premières lignes avaient chargé ses yeux charmants. Il ne lui fut pas possible de poursuivre et elle remit le cruel écrit à sa cousine. Elle se retira et alla donner un libre cours à ses pleurs. Quelle situation, en effet, pour une jeune personne qui a encore l'innocence du premier âge, qui croit qu'on ne peut aimer que son mari et qui se voit forcée de renoncer à celui qui a fixé toutes ses affections!

Un grand usage du monde n'empêcha pas madame Descourtils de paraître embarrassée. Elle avait, comme toutes les femmes, l'esprit du moment, et elle se remit aussitôt. Elle assura le marquis que sa cousine se croyait sans doute honorée de sa recherche; mais que l'annonce subite d'un mariage auquel rien n'avait préparé produisait toujours une forte impression sur une très-jeune personne, et qu'elle-même avait été étourdie un moment de la résolution de son oncle. Elle débita au marquis beaucoup de ces lieux communs qui persuadent ceux qui veulent bien y croire, et elle prétexta, pour le congédier, une soirée priée et parée, où elle ne pouvait se dispenser de paraître.

M. d'Apremont.

Son vrai motif était d'aller consoler Sophie, et de voir, avec elle, comment on s'y prendrait pour éviter le coup fatal. Il fut décidé d'abord qu'enrhumée ou non on retournerait le lendemain au château pour distraire M. d'Apremont de l'idée qui l'occupait actuellement, et le délivrer des obsessions du marquis; qu'on passerait le reste de la journée à écrire au baron une lettre badine et légère comme les précédentes; mais dans laquelle, par un choix heureux de mots, on lui ferait connaître ce qui se passe, sans paraître, cependant, lui donner de conseils directs. — Si cet homme-là, pensait madame Descourtils, s'était déclaré bien positivement, on s'expliquerait franchement avec lui. Mais sa modestie, qualité si rare dans un homme, est nuisible en

cette circonstance et arrête ma plume. N'importe, il connaîtra les projets du marquis, et ce n'est pas à une fille de dix-sept ans qu'il convient de les vouloir faire échouer. Au surplus, quand nous serons au château, nous verrons où en sont précisément les choses et ce qu'on pourra tenter pour ramener mon oncle à des sentiments paternels.

Le marquis ne manquait pas d'amour-propre, et il avait pris à la lettre ce que lui avait dit madame Descourtils. Il brûlait d'annoncer son mariage partout, et cependant il maîtrisa son impatience jusqu'au moment où une corbeille magnifique fut apportée chez lui. Pendant trois heures il avait couru de chez son bijoutier chez la marchande de dentelle, de mousseline des Indes, de gros de Naples; chez le fourreur, chez tous les gens enfin en possession de donner des valeurs idéales pour de bon argent. Après avoir vu, revu, admiré ses présents de noces, il pensa à madame de Verneuil: il était naturel qu'il se félicitât avec elle de l'effet des conseils qu'il en avait reçus. La dame traita le marquis comme quelqu'un qu'on se souvient d'avoir vu, et de qui on a conservé un souvenir confus. D'Oliban trouva le procédé étrange, et s'en plaignit. — Monsieur, lui dit madame de Verneuil, vous aviez eu un prédécesseur, je vous ai donné un successeur; ma conduite est dans les règles, vous n'avez pas à vous plaindre.

Ce n'étaient pas des plaintes que d'Oliban voulait lui faire entendre, mais il lui semblait extraordinaire qu'une femme pût oublier certaines choses, et que les *règles* l'y autorisassent: il était encore du neuvième siècle.

Sa surprise ne l'empêcha pas cependant de parler de la comtesse. — Oh! la comtesse jouit de tous ses droits; mais je ne la vois plus. M. de Verneuil m'a priée de lui faire ce sacrifice, et je lui dois quelque complaisance.

Le marquis devait passer d'un étonnement à un autre. Il ne trouvait pas concevable que le comte d'Orfeuil se fût adouci si promptement. — Vous avez fait ce qui dépendait de vous, monsieur, pour que sa femme passât ses belles années au couvent. — Au contraire, madame, je ne pensais qu'à calmer son mari. — Fort heureusement, il y a des lois en France, et on a fait entendre au comte que, s'il ne mettait pas sa femme en liberté, il ne serait jamais maréchal de France. Le comte a sollicité la révocation de sa lettre de cachet, à condition qu'il serait séparé de corps et de biens d'avec la comtesse: c'est tout ce qu'on désirait. Peut-être même, en enfermant sa femme, avait-il prévu ce dénoûment. Quoi qu'il en soit, il a reçu hier le bâton. — Ah! d'Orville serait enchanté de savoir cela. — Il n'y gagnera rien, monsieur, son règne est passé comme le vôtre. A propos, que faites-vous de la petite d'Apremont? — Je l'épouse, madame, je l'épouse, et... — Je vous en fais mon compliment.... Ah, mon Dieu, dix heures!... Je vous demande pardon; mais une affaire intéressante... — Je vous entends, madame, je vous salue.

Partie d'échecs de M. d'Apremont et du baron de Vercelle.

Le marquis ne revenait plus de ce qu'il avait entendu, et il chercha à épancher son bonheur et sa joie dans le cœur de ses vrais amis. Un étourdi en a-t-il? Il plaît à ceux qui lui ressemblent: de là des parties de tous les genres; mais de l'affection, du véritable intérêt?... Pauvre d'Oliban, il courut jusqu'à minuit, et rentra chez lui fatigué, excédé, et ne concevant pas comment l'annonce de son mariage n'avait pas tourné dix têtes.

La bienséance, l'intérêt surtout, exigeaient qu'il fît une seconde visite à mademoiselle d'Apremont; il revint chez elle dans la matinée, et il apprit que ces dames étaient retournées à la campagne. Madame Descourtils s'était fait un principe de ne jamais heurter ouvertement personne, pas même ceux dont elle voulait se défaire. Elle avait laissé pour d'Oliban un billet poli, qui, sans approuver ni refuser ses propositions, lui donnait à entendre qu'on allait sérieusement s'occuper de cette affaire-là avec M. d'Apremont. — C'est bien, c'est très-bien, disait le marquis: les expressions sont réservées; mais elles sont claires pour un homme d'esprit. La jeune personne met beaucoup d'empressement d'être à moi, et je lui en tiendrai compte. Allons, des chevaux de poste, et retournons à Pithiviers.

Lafleur est marié. Le bonheur de Catherine est envié de toutes les cuisinières de la ville. On se demande comment un garçon jeune, bien tourné et riche, a préféré cette fille à tant d'autres dont le cœur eût volé au-devant du sien. Cette énigme occupa pendant trois jours toutes les têtes de Pithiviers, et ne fut jamais expliquée.

Lafleur ne revenait pas de la surprise où il était. Marié à une pareille femme! Dans certains moments, il se sentait près de devenir fou. Il se remettait la tête en visitant de temps en temps son coffre-fort, qu'il s'était bien gardé de mettre en communauté et qu'il tenait sous trois clefs chez le comte. — Je t'augmenterai, mon cher petit, lui disait-il quelquefois avec tendresse, et comme je m'amuserai quand nous changerons de garnison!

Il était obligé de traiter Catherine avec beaucoup de douceur, par égard pour son maître. Mais, de jour en jour, il devenait plus exigeant. Il se faisait payer ses nuits conjugales par le comte, et le prix augmentait dans la proportion du dégoût que lui inspirait Catherine. D'Orville était subjugué, il le sentait, et ses réflexions ne tournaient pas toujours à l'avantage d'Agathe. La pauvre petite ne se doutait pas qu'elle dût être abandonnée un jour: elle jugeait le cœur du comte par le sien; et elle répétait sans cesse ce refrain, si cher à l'innocence:

Quand on aime une fois, n'est-ce
pas pour la vie?

Cependant les maux de cœur devenaient plus fréquents et plus forts. Le chevalier ne se possédait pas, et chaque indisposition de madame renouvelait son ivresse. Il courait la ville pour ne parler que de cela, et un plaisant tenait note exacte des attaques. Il se proposait de publier, au moment de l'accouchement, l'état général des maux de cœur de madame, par heures, jours, semaines et mois.

Certains mouvements non équivoques assurèrent enfin au chevalier les honneurs de la paternité. Il voulut célébrer son ravissement par un grand souper, et le comte fut invité le premier, parce que le premier il avait su la grossesse, présumée encore, de madame, et il en avait félicité le chevalier avec des effusions de cœur vraiment pénétrantes.

Tous les convives arrivèrent tenant à la main un bouquet, qu'ils présentèrent à madame; mais qui était réellement offert au petit chevalier, déjà si remuant. Cette galanterie, d'un genre nouveau, avait été imaginée par un docteur qui comptait sur un accouchement, dont il avait raison de se réjouir à l'avance. Il s'était bien gardé de communiquer cette idée heureuse à personne. Mais sa voisine lui avait vu cueillir le bouquet, et elle entendit assez distinctement les derniers mots d'un monologue qui lui apprirent à qui devait s'adresser cet hommage. Comme la femme de l'homme qui pond, de La Fontaine, elle avait de bonnes amies. L'idée du bouquet passa de bouche en bouche, et il n'y eut de rivalité que sur le volume de l'offrande.

Le docteur ouvrait des yeux, mais des yeux!... J'y suis, j'y suis, se dit-il bien bas. Très-certainement, je commencerai demain un ouvrage latin sur les sympathies, sur l'influence d'un corps sur un autre. Il ne prévoyait pas que, sans s'en douter, il arriverait droit au magnétisme, et qu'il se déshonorerait dans l'esprit de la Faculté, pour qui il est évident que folies, niaiseries, bouffonnerie, jonglerie et magnétisme sont synonymes.

On se divertissait, on chantait chez le chevalier. Le comte, placé près

Paris. Typographie Plon frères, rue de Vaugirard, 36.

de madame, lui adressait tendrement des couplets que feu M. d'Orville son père avait commandés à l'occasion de la première grossesse de la reine de France, épouse de Louis XV. Vercelle, qui ne se doutait pas de l'intimité qui régnait entre Agathe et son colonel, en avait fait, et de la meilleure foi du monde, pour le pauvre chevalier. Les dames de la ville chantèrent aussi, après s'être longtemps fait prier, des ariettes de Rose et Colas et de la Belle Arsène : c'était charmant. Lafleur aidait à son épouvantail de femme à faire les honneurs de la cuisine. Il avait été, pendant son enfance, le porte-chaise d'un marchand de chansons. Il avait la tête meublée de fort jolis *ponts-neufs*, et la valetaille de Pithiviers l'écoutait avec admiration... Il ne chantera pas longtemps. *Vanitas vanitatum et omnia vanitas*, a dit le roi prophète, si ce n'est pourtant M. son fils, ce dont je ne suis pas bien sûr.

Pour l'intelligence de ceux qui ne savent pas le latin, je vais traduire, imiter, travestir le passage que j'ai cité. *Ce qui vient de la flûte*, dit un vieux proverbe... Y êtes-vous? Faut-il que je vous y mette?... Homme sans pénétration!

Pendant que M. de Lafleur faisait l'agréable, deux de ses camarades ne s'étaient pas oubliés. Ils avaient remarqué ses fréquentes visites à son coffre-fort, et ils avaient résolu de ne pas laisser échapper la première occasion de faire une petite fortune, aussi mal acquise que celle que Lafleur s'était procurée. Ils ignoraient les moyens dont il s'était servi pour s'enrichir, mais il était clair pour eux qu'il ne pouvait être qu'un fripon. Or, voler un voleur...

En conséquence de ce raisonnement, et pendant que tout le monde était dans la joie chez le chevalier, ils avaient forcé le coffre de Lafleur. On ne met pas vingt mille francs dans ses poches, et il est écrit : Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier. Pourquoi donc Jasmin et Tourangeau iraient-ils à pied quand M. le comte se promène à cheval ou en voiture? D'après ce nouveau raisonnement, nos philopsophes sellent deux chevaux, garnissent deux valises, et comme on entre à Pithiviers et qu'on en sort librement, quand on a rien à démêler avec les commis de l'octroi, ils gagnèrent les champs, sans que personne s'occupât d'eux.

Le valet du comte rentrait tranquillement et sans penser à mal. Il trouve sur son lit deux habits de livrée, et il reconnaît qu'on lui en a pris deux dans sa garde-robe. Il fait une inspection générale dans la maison : il voit le coffre de Lafleur forcé et les sacs vides jetés çà et là sur le parquet. Il accourt chez M. le chevalier, et la fatale nouvelle vole de bouche en bouche. Le procureur du roi jure qu'il fera une enquête terrible, et qu'il trouvera les coupables, fussent-ils cachés au fond de l'enfer. Lafleur est tombé sur la table de la cuisine, sans pouls et sans haleine. Son regard est incertain; une pâleur mortelle couvre son front. Sa femme veut le secourir, et la seule approche de l'épouvantable objet lui rend l'usage de ses sens. — Voilà donc, s'écrie-t-il, le triste reste de ma splendeur passée, et il la repousse brutalement. Catherine va tomber à dix pas sur le plus informe des postérieurs. Elle croit que son cher, son sensible Lafleur a perdu la raison; elle se relève; elle revient à lui, elle lui parle, elle le caresse, elle couvre ses joues de ses larmes conjugales. Lafleur pousse un cri d'horreur et s'enfuit.

Le comte réfléchissait à côté de son Agathe. Il était indispensable, pensait-il, que Lafleur se mariât. Il l'est, et bien certainement, je ne renouvellerai pas les présents de noce. Je suis curieux de savoir comment le coquin prendra cette affaire-ci.

D'Orville rentre chez lui : l'époux infortuné de Catherine l'attendait. — Eh bien, monsieur le comte? — Eh bien, Lafleur? — Vous avez voulu... — Que tu te laissasses voler? — Non, monsieur, mais.. — J'ai rempli les conditions arrêtées entre nous; tu observeras le traité aussi religieusement que moi. — Cela m'est impossible, monsieur. — Vous êtes marié, bien marié, et vous remplirez les devoirs auxquels vous vous êtes soumis. — J'ai fait des miracles jusqu'à présent, monsieur, et on n'est pas toujours disposé à en faire. — Ecoute, Lafleur, un louis chaque fois que je voudrai que tu te montres bon mari. — Et le voudrez-vous souvent, monsieur le comte? — Mais, deux ou trois fois par semaine. — C'est-à-dire que, pour me consoler de ce que j'ai perdu, pour me dédommager des peines qu'il faudra prendre, vous m'offrez une bagatelle... Oh! quelle femme, monsieur le comte, quelle femme! — Un louis, ou chassé... tu m'entends. — Vous ne me chasserez pas, monsieur; vous savez que j'ai votre secret. — Maraud, tu veux me mettre dans ta dépendance! — Non, monsieur; mais vous ne me tiendrez pas sous la vôtre. Vous doublerez mes honoraires. — Misérable! — Et vous me direz des injures tant qu'il vous plaira.

Quel dommage que je n'aie pas attendu à mettre ici le trait moral qui vous a sans doute édifié plus haut! Mais, en vérité, je ne savais point ce que je vous conterais plus bas.

— Maudit marquis, chien de marquis! disait le comte en cédant encore. Il n'y avait que ce moyen-là pour qu'il retrouvât son Agathe, et que Catherine eût à se louer de son mari.

Les choses allèrent assez bien pendant un certain temps. Mais Lafleur jugea qu'enfin il avait acquis le droit de dormir, comme tant d'autres maris. Il entrait, se couchait et ronflait. Catherine lui avait accordé quelques nuits de repos; mais elle entendait qu'il s'éveillât enfin, brillant et radieux, comme Phébus se lançant dans la carrière sur les pas de l'Aurore. La comparaison n'est pas de madame Lafleur; elle est de moi, et elle n'en vaut pas mieux.

Catherine commence par le petit coup de coude, léger, presque imperceptible. Bientôt elle appuie davantage, et Lafleur est impassible. Elle tiraille l'oreille, elle serre le nez... Rien. Elle pince assez fort, plus fort, très-fort, et Lafleur, qui depuis longtemps est éveillé, ne se possède plus. Il riposte par un vigoureux coup de poing, accompagné d'un *va te*... Un coup de poing, détaché la nuit, tombe où il peut : celui-ci arrive juste sur le nez de Catherine, qui déjà ne ressemblait pas mal à une truffe. Le sang jaillit, et, en se débattant, en se plaignant, en criant, elle répand l'alarme dans la maison. Lafleur réitère la correction, pour lui imposer silence; elle saute du lit à terre et court de tous les côtés en hurlant, et en culbutant tout ce qui se trouve sur son passage. Le comte, effrayé, hors de lui, fait un paquet de ses habits, le jette par la fenêtre, et saute dessus, au risque de se casser une jambe.

Le chevalier était accouru aux premiers cris de Catherine, et, ne sachant encore trop de quoi il s'agissait, il était entré dans la chambre de sa femme, objet précieux de sa constante sollicitude; il trouve une croisée ouverte; il voit un homme en chemise, qui se relève avec assez de difficulté; il va, il court, il revient le pistolet au poing, et il va faire feu... L'homme en chemise a disparu.

Le chevalier ne manquait pas d'un certain bon sens. Je suis bien aise, pensa-t-il, que cet homme se soit éloigné : j'allais faire un éclat qui eût aggravé le mal. Un vieillard qui épouse une jeune femme doit s'attendre à ces accidents-là, et le plus sage est celui qui a le bon esprit de se taire. Il ferma doucement la croisée, et se retira sans rien dire à Agathe; mais il était nu aussi, et, en sortant, il marcha sur une épaulette qui indiquait clairement le grade du propriétaire. — Je sais maintenant, dit-il, à quoi m'en tenir sur l'apothicaire, la culotte de Lafleur, et les maux de cœur de madame. Prenons un parti modéré mais décisif.

Pendant qu'il réfléchit à ce qu'il doit faire, le comte court les rues son paquet sous le bras; un tesson de bouteille se trouve sous son pied droit et le lui coupe jusqu'à l'os. Il peste, il s'emporte, il jure contre le marquis. S'il était là, il l'étranglerait. Cependant il ne perd pas la tête, il enfonce, en faisant une grimace de désespéré, le pied blessé dans une de ses bottes : il est sûr au moins qu'on ne le convaincra pas en le suivant à la trace. Il a toujours la clef d'une porte bâtarde, par laquelle il sort et rentre sans que ses gens puissent se douter de rien. Il arrive à sa chambre à coucher, se met dans son lit, et sonne à tout briser.

Un domestique se présente dans l'état à peu près où était le maître en quittant sa chère Agathe. — Cours chez le chirurgien-major du régiment, et dis-lui que j'ai une forte hémorrhagie à la jambe.

Pendant que Catherine sanglotait, se désespérait, Lafleur avait aussi fait son paquet. Il venait de rentrer, et il voit tous les domestiques qui se lèvent à la hâte en répétant : — M. le comte a une hémorrhagie.

Lafleur court à la chambre de son maître. — Prends un de mes rasoirs et coupe-moi cette botte : elle me fait horriblement souffrir. Chien de marquis, damné marquis!

Lafleur avait à peine terminé son opération, que le chirurgien-major entra, aussi légèrement vêtu que les autres. Il semblait que, pendant cette nuit-là, on ne dût aller et venir qu'en chemise dans les rues de Pithiviers. D'Orville fait sortir ses gens, à l'exception de Lafleur, et il parle en ces termes à l'Esculape du régiment : — Peu vous importe, mon cher docteur, de savoir comment ce malheur-là est venu; mais il est essentiel pour moi et pour quelqu'un à qui je dois des ménagements que ce pansement-ci soit le second, et que vous ayez fait le premier hier à dix heures du soir. — J'y suis, monsieur le comte. Hier, en rentrant chez vous, vous vous êtes foulé le pied; l'artère a pris une extension considérable, et malgré mes soins, l'hémorrhagie vient d'avoir lieu. — C'est cela, docteur, c'est cela. Que cette histoire coure toute la ville avant huit heures du matin. Ah çà, dites-moi un peu, serai-je longtemps à guérir? — Ma foi, monsieur le comte, je n'en sais rien. Occupons-nous d'abord du moment. L'histoire que vous voulez que je fasse réussira-t-elle dans votre maison? — Lafleur! — Monsieur le comte! — Qu'en penses-tu? — Bah, tout domestique de grand seigneur est nécessairement un mauvais sujet. Je suis sûr qu'hier, à dix heures du soir, pas un des vôtres n'était ici. — Sonne, Lafleur.

— Dites-moi, messieurs, où étiez-vous hier soir? — Monsieur le comte?.... — Où étiez-vous? répondez. — J'étais... il était.... nous étions... — A faire des sottises par la ville, n'est-ce pas? Je suis malade, je suis blessé, et de tous mes gens, je n'ai à ma disposition que Lafleur pour me donner des soins. Je chasserai celui de vous qui ne sera pas rentré à neuf heures. Retirez-vous. — Bravo, bravo! dit le docteur. Je suis sûr maintenant de faire prendre notre histoire. Procédons au pansement.

Le chevalier, bien convaincu d'être... vous savez, voulait éviter la publicité, et il se décida à s'expliquer franchement avec d'Orville. Dans le trouble inévitable en un pareil moment, il avait caché l'épaulette dans le premier morceau de papier qu'il avait trouvé, et il l'avait mise dans la poche de son habit : c'était une pièce de conviction, par laquelle il comptait bien convaincre le comte; mais qu'il aurait été désespéré que personne au monde eût vue chez lui.

Il entre chez d'Orville. — Monsieur le comte, je me suis méconnu, et je mérite mon sort. Je ne serai pas plus sévère avec vous que d'autres maris ne l'ont été envers moi. Mais vous savez à quoi l'honneur oblige un amant heureux en pareille circonstance, et sans doute vous ferez ce qui dépendra de vous pour que le public ignore ce qui s'est passé cette nuit. — Je ne le sais pas moi-même, monsieur le chevalier. Je me suis blessé au pied, hier à dix heures du soir, et j'ai été obligé de me mettre aussitôt au lit. — Eh! monsieur, répondez à ma loyauté, et ne cherchez pas à m'abuser par des contes dépourvus de vraisemblance : je vous préviens que vous ne réussirez pas. — Voyez, monsieur le chevalier, ces linges teints de sang, ces cerceaux qui soutiennent ma couverture au-dessus de mon pied; voyez le pied même si vous le désirez. J'enverrai chercher mon chirurgien; il découvrira ma blessure, et il vous attestera qu'hier soir il m'a pansé pour la première fois. — Vous pouvez être blessé, je n'en disconviens pas; il est des sauts très-dangereux. — Mais que cela vous soit arrivé à dix heures du soir... — Monsieur le chevalier, je vous ai dit la vérité : j'espère que vous ne me pousserez pas davantage. — Eh bien, homme opiniâtre, homme indigne de mon indulgence, qui voulez démentir le témoignage de mes yeux, refusez donc de reconnaître cette épaulette, que vous avez laissée tomber en vous retirant. Ici le comte pâlit. Ses regards se portèrent sur l'uniforme qu'il avait mis la veille, et que Lafleur avait étendu sur un canapé : les deux épaulettes y étaient. Il se rassure, et il les montre du doigt au chevalier. — Cela ne prouve rien, monsieur le comte. Un homme comme vous en a plusieurs paires.

Il présente le papier à d'Orville; d'Orville, qui est certain que le contenu ne lui appartient pas, le reçoit en riant. — Parbleu, mon cher chevalier, je vous remercie. Comment! de votre autorité privée vous me faites brigadier des armées du roi! — Comment, monsieur... que dites-vous?... Ah! mon Dieu... mon Dieu!... cette épaulette est à moi. — Espiègle, vous avez voulu m'intriguer. — Non, en vérité... Il est vrai qu'hier après-midi je suis monté chez madame, et j'ai pu laisser tomber... — Monsieur le chevalier, je ne vous pardonne pas d'avoir douté de votre meilleur ami, d'avoir soupçonné l'innocence et la candeur. — Pas de grands mots, monsieur le comte; ceci n'est pas encore très-clair. Les croisées de madame, ouvertes à deux heures du matin... — Eh, qui pourrait les tenir fermées par la chaleur qu'il fait? Voyez, les miennes sont ouvertes aussi. — Mais cet homme en chemise... — Vous vous serez trompé, comme sur l'épaulette. — Parbleu, il n'y a pas à se méprendre. Je l'ai vu, ce qui s'appelle vu. — Vous avez été abusé par quelque effet d'optique. — Il est fort, celui-là. — D'ailleurs, que ne descendiez-vous, que ne touchiez-vous cet homme?... — Il a disparu comme un éclair. — Eh bien, admettons qu'il y ait eu un homme : qu'en conclurez-vous? Votre maison est peut-être la dixième devant laquelle il est s'arrêté; il a pu s'arrêter devant dix autres : s'ensuit il qu'il ait couché avec toutes ces dames? Pourquoi faire de préférence à votre épouse une injure que le mari le moins raisonnable de Pithiviers est incapable de faire à la sienne? Mon cher chevalier, il est bien difficile à un mari âgé de n'être pas jaloux, et la jalousie voit toujours mal. — Ah! mon Dieu, je ne suis pas jaloux, vous le savez bien, mais c'est qu'ici les apparences étaient telles... — Oh! oui, ma foi, elles étaient convaincantes : la pièce avec laquelle vous pensiez me confondre, votre preuve essentielle..... — S'est trouvée fausse, j'en conviens... Savez-vous que j'avais formé le projet de conduire, aujourd'hui même, Agathe à Paris? — Vous auriez bien fait, mon ami. Elle serait enchantée de passer quelque temps dans la capitale. — Oh! ce n'était pas là mon motif. Je voulais mettre fin à une intrigue... — Imaginaire. Et vous n'êtes pas jaloux! — Monsieur le comte, ne parlez pas de cela à ma femme, je vous en prie. — Je m'en garderai bien. Brouiller un ménage! J'en suis incapable, mon ami. — Et puis, une femme dans son état demande des égards. Un saisissement, une douleur profonde et instantanée suffiraient pour me priver des douceurs de la paternité. — Et il est certains jeux auxquels on n'est pas heureux tous les jours, n'est-ce pas, chevalier?

— Ah çà! mon cher comte, vous ne m'en voulez point? — Oh! mon Dieu, pas du tout. — Prouvez-le-moi. — Et comment? — Nommez l'enfant qui doit naître... ma foi... dans quatre mois au plus. — J'y consens de tout mon cœur.

— Parlons un peu de votre blessure. Cela m'inquiète, monsieur le comte. Madame y prendra le plus vif intérêt. — Vous êtes bien bons l'un et l'autre.

Le chirurgien-major entra. Il prit le pouls du blessé, qui lui avait fait un signe. — Pas de fièvre encore, dit le docteur. Je présume qu'elle viendra dans les vingt-quatre heures, vers les dix heures du soir. Savez-vous que j'ai été alarmé en vous pansant hier. L'hémorrhagie pouvait avoir des suites funestes. Mais la nuit a été bonne; l'artère commence à se consolider, et je réponds de tout.

Toute la ville accourt pour voir M. le comte, qui s'est blessé hier à dix heures du soir : il donne de si jolis dîners! C'est à qui l'amusera, et lui fera le conte le plus plaisant. On est content de soi quand il a ri. Parmi ces nombreuses visites qui se succédaient sans interruption, le pauvre blessé ne comptait pas une femme. Celles de Pithiviers étaient alors réservées jusqu'au scrupule. Aucune d'elles n'aurait osé aller voir un garçon au lit, eût-il été âgé de soixante ans, et fût-il à l'article de la mort. Agathe seule, entraînée par son mari, dérogea à l'usage. Le bon chevalier l'avait voulu ainsi. Deux fois par jour il la conduisait chez le comte, et, quoiqu'il fût toujours présent, on parla, on raisonna, on discuta, on déchira à la journée. C'était une drôle de petite ville que Pithiviers en l'an de grâce 1781!

Cependant d'Orville réfléchit sur le passé et l'avenir. Lafleur lui coûtait cher, et les accidents se répétaient de manière à lui en faire craindre de plus affligeants. Le bon chevalier pouvait être éclairé enfin par quelque coup imprévu du hasard, par quelque nouveau trait d'obligeance du marquis. Quand on commence à calculer les inconvénients qui peuvent résulter d'une intrigue, l'amour a bien perdu. Enfin tout le monde sait que ce sentiment-là n'est pas éternel, et cela est fort heureux : comment un mari se consolerait-il de la perte de sa femme? la fillette, de l'infidélité de son amant? Comment tant de veuves se remarieraient-elles? Comment un joli homme aurait-il son tour auprès d'une femme à la mode? Ma foi, toutes réflexions faites, je suis tenté d'en venir à l'avis de Pangloss : Nous sommes dans *le meilleur des mondes possibles*.

Lorsque le comte trouva l'occasion de s'expliquer librement avec Agathe, il lui fit part de ses réflexions. C'était l'intérêt seul d'une femme adorée qui le déterminait à rompre avec elle. Il ne prévoyait que malheurs : un époux furieux exerçant sa vengeance, des grilles et des verrous suffisant à peine pour le rassurer sur l'avenir, une femme charmante passant ses plus belles années dans un cloître, étrangère au fruit précieux des plus tendres amours; l'abandon, le dédain de ses parents, de ses amis; une vieillesse malheureuse... que ne prévoyait-il pas? Il peignait avec tant de vérité et de chaleur, que déjà la tendre Agathe se crut perdue. Elle pleura, elle pleura beaucoup le premier jour. Elle n'avait aimé que d'Orville; elle aimait comme on aime pour la première fois. Elle sentait l'étendue du sacrifice qu'exigeaient son repos, sa sûreté; elle estimait davantage l'homme sensible qui avait le courage de le lui prescrire.

Elle pleura moins le second jour, moins encore le troisième. Elle cessa de pleurer enfin, et au bout du mois elle s'avouait franchement que les jouissances que procure une liaison clandestine ne sont pas à comparer aux embarras, aux dangers qu'elle traîne avec elle.

Lafleur n'avait plus rien à prétendre, à ce qu'il paraît du moins. Mais il était grand calculateur, et il représenta à son maître que, s'il cessait tout à coup de se montrer attaché à ses devoirs de mari, le chevalier et même le public pourraient en tirer des conséquences. Il était difficile de combattre victorieusement ce raisonnement-là, et, quoique à regret, le comte céda à Lafleur. Lafleur touchait ses honoraires et ne les gagnait pas. Semblable au czar Pierre Ier, Catherine, à force d'être battue, avait appris à battre. Un beau matin, Lafleur rentra avec la tête enveloppée d'un mouchoir; le pied d'un chandelier de fer s'était incrusté dans la peau du front et en avait fait descendre une partie sur le nez.

Le chevalier ne tint pas à cette dernière scène. Il fit changer la serrure de sa porte d'entrée, et pria le comte d'interdire à son valet, pendant le jour, l'accès d'une maison où il portait sans cesse le trouble et le désordre. Lafleur, de son côté, jurait que madame son épouse ne le reverrait de sa vie. Il parlait même à d'Orville de quitter la ville, si... Il s'arrêtait toujours au *si* et au sens suspendu. Le comte un jour acheva sa phrase : *Si, si*, je veux te donner de l'argent.

Il n'était pas tranquille sur le sort d'Agathe. Un valet qui n'avait plus d'intérêt à se taire pouvait la compromettre horriblement. D'Orville était honnête homme avec les femmes. Il se décida à faire un dernier sacrifice à la tranquillité de sa jeune amie.

Lafleur partit, et il apprit à plusieurs de ses maîtres qu'on entre facilement où on a son domestique marié. Il se maria à Londres, à Hambourg, et il se fit pendre à Madrid, où la pluralité des femmes n'est pas admise.

Chapitre XVI. — A vos moutons, à vos moutons! dit Bartholin à M. Guillaume.

Nous avons laissé à Paris le cher marquis, qui jusqu'à présent m'a fourni amplement de quoi vous faire bâiller ou rire. Revenons à lui : il en est temps.

Autant que je peux m'en souvenir, il montait dans sa chaise de poste pour retourner à Pithiviers au moment où je l'ai quitté. Le voyage n'est pas long; il n'arrive pas tous les jours des aventures sur cette route-là, et d'un trait de plume je fais rentrer mon officieux dans sa petite maison de province.

Son premier soin fut de faire monter Zéphire dans sa chaise, de lui faire mettre sur ses genoux l'éblouissante corbeille, de l'envoyer en faire hommage à la séduisante Sophie, et d'annoncer pour le lendemain son arrivée au château d'Apremont.

Ce premier devoir rempli, il court chez son colonel. Après les premiers compliments, il lui annonce son mariage. L'infortuné baron était présent. Il se fait répéter les détails, il doute s'il veille; il n'a pas reçu encore le billet de madame Descourtils : il se croit abandonné. On ne lui a rien dit de positif, cependant on a reçu ses soins